

DÉCEMBRE 1973

BULLETIN DU CENTRE PROTESTANT D'ETUDES

25^e ANNÉE / N° 8

DENIS VASSE

LE FAIT DE PARLER.
APPROCHE PSYCHANALYTIQUE

* * *

TABLES GÉNÉRALES 1948-1973

7, RUE TABAZAN 1204 GENEVE

CPE

8 NUMEROS PAR ANNÉE / CE NUMERO FR. 4.—

Le Bulletin du CPE a pour but de documenter chacun sur la recherche de l'Eglise en matière d'éthique et de rendre compte du travail accompli dans les différentes sections des Centres de Suisse romande.

Rédacteurs responsables : Eric Fuchs et Marc Faessler

Administration : 7, rue Tabazan, 1204 Genève
Tél. 25 56 60
CCP 12 - 10181

Prix de l'abonnement : Suisse : Fr.s. 16.— ; Etranger : Fr.s. 18.—, par an.

COMMENTAIRES DU NOUVEAU TESTAMENT

Collange J.-F.

L'ÉPÎTRE DE SAINT PAUL AUX PHILIPPIENS

Broché : Fr. 24.—

Relié : Fr. 30.—

Bonnard P.

L'ÉVANGILE SELON SAINT MATTHIEU

Broché : Fr. 38,50

Relié : Fr. 45.—

Hering J.

LA SECONDE ÉPÎTRE DE SAINT PAUL AUX CORINTHIENS

Broché : Fr. 12.—

Relié : Fr. 16.—

En librairie et aux

ÉDITIONS DELACHAUX & NIESTLÉ

4, rue de l'Hôpital - 2001 NEUCHÂTEL

Avant-propos

Le Bulletin du C.P.E. a désormais 25 ans d'existence ! Anniversaire que nous fêtons en offrant à nos lecteurs des tables générales qui leur permettront de reconstituer l'histoire complète de notre publication. Des modestes débuts ronéotypés à la formule actuelle, ils découvriront un panorama significatif de la réflexion protestante depuis la dernière guerre mondiale, puisque plus de cent quarante auteurs ont eu l'occasion de s'exprimer dans notre Bulletin. Nous espérons rester, dans les années qui viennent, un lieu d'échange d'idées utile et vivant, au service d'une foi chrétienne qui, sans renoncer à sa fonction critique dans notre société, sait se mettre à l'écoute des questions (souvent antagonistes) de la culture moderne.

C'est précisément à une écoute de ce que la psychanalyse nous décrit du fonctionnement de la parole et de ses effets dans le corps et dans le discours, que nous convie le texte de Denis Vasse que nous publions aujourd'hui. Un texte d'une richesse exceptionnelle, qui fut le point d'orgue d'un séminaire organisé au C.P.E. de Genève en juin dernier. Point d'orgue en ce qu'avant de nous livrer cette réflexion théorique, l'auteur — jésuite, psychanalyste, surtout d'enfants, à Lyon — nous a d'abord fait revivre la cure d'une enfant pré-psychotique, qui, dans le transfert, a pu déprendre son désir des « objets-comportements » dans lesquels il s'était aliéné et le restructurer jusqu'à accéder enfin à son identité de sujet. La psychanalyse n'est pas un ésotérisme d'initiés. Elle se borne à favoriser, par son style d'écoute, ce mouvement pour que surgisse un sujet et qu'il demeure dans la parole (c'est-à-dire qu'il vive en « inter-locuteur », dans la différence et la reconnaissance entre sujets que permet de maintenir ou d'occulter le langage). C'est pourquoi la psychanalyse ressaisit la parole bien en-deçà du simple discours, dans l'acte de parler, c'est-à-dire d'articuler l'ordre fonctionnel et pulsionnel du corps à l'ordre

symbolique du langage où « s'entre-tiennent » des hommes qui ont un corps et un nom. Elle inscrit la parole au lieu du réel. Là où elle a son lieu, dans le corps. Là où elle tient lieu du réel, dans le langage. La psychanalyse saisit le fait de parler dans ce passage de l'impression sensible à l'expression pour autrui où se joue le devenir du sujet.

Mais elle ne donne aucune recette pédagogique, ni aucune vérité dernière. Elle nous oblige, au contraire, à devenir responsables de la parole qui prend corps en nous et à décider si la différence que cette parole ne cesse d'articuler renvoie les hommes à eux-mêmes, dans un éternel jeu du même qui prendrait la figure de l'autre, ou les déloge d'eux-mêmes pour les situer face à une origine tout autre de la parole en laquelle ils ont la vie, le mouvement et l'être. L'approche psychanalytique conduit au seuil de l'ordre théologique. Mais elle ne le franchit jamais.

Marc Faessler.



ASSURANCES-VIE

Individuelles
Groupes
Rentes viagères

ASSURANCES-MALADIE

Frais de guérison
Hospitalisation
Indemnité journalière

HENRI BORRINI

JACQUES ISCHI

ASSURANCES-ACCIDENTS - RESPONSABILITÉ CIVILE

Place Saint-Gervais - rue Vallin 2 Tél. 31 04 50

Le fait de parler

Parler, c'est *articuler*, c'est l'acte d'*articuler*.

C'est d'abord faire jouer l'*articulé dentaire*, l'articulation maxillaire en même temps que les mouvements de la langue, c'est aussi faire jouer les articulations des côtes sur la colonne vertébrale et sur le sternum et, de proche en proche, c'est mettre en jeu presque toutes les articulations du corps, particulièrement, comme on le sait, celles des membres supérieurs et des mains : ne parle-t-on pas avec les mains ?

Parler, c'est faire jouer entre eux les différents articles du corps et témoigner de leur unité fonctionnelle. Ainsi, la voix ne se produit que dans l'articulation de segments et de fonctions hétérogènes du corps. La parole et les silences qui la rythment et la soutiennent proviennent, pour une part, de la fragmentation modulatrice des cordes vocales sur la colonne d'air continu et homogène que le soufflet pulmonaire fait parvenir jusqu'au cavum. Parole et silences ne se soutiennent, d'autre part, que d'inscrire dans un système de signification, dans le langage, un effet de sens — (pour un autre).

Parler, c'est donc articuler l'organicité matérielle, substantielle du corps à l'organisation subtile, aérienne du discours ; c'est articuler l'organique à l'organisation. Parler, c'est *faire des phrases*, articuler des phonèmes et des mots dans un effet de sens à partir du système d'articulation qui constitue nos sens. Parler, c'est *passer des sens au sens*, du *fonctionnement des organes des sens à l'expérience « unitaire » du sens des organes*, dont le jeu nous renvoie au sujet que nous sommes et qui n'est réductible à aucun de nos sens et pas davantage à leur ensemble.

Ainsi, parler, c'est témoigner du *rappor*t qui s'établit entre la multitude des sensations périphériques du corps et la perception centrale et unitaire que nous en avons. L'acte de parler est corrélatif de l'articulation des perceptions entre elles : ainsi vous dites ce que vous sentez, vous parlez de l'impression tactile de ce que vous voyez ou de ce que vous touchez, etc... Parler, c'est articuler l'*impression*, ce qui s'imprime en vous, à l'*expression*, ce que vous imprimez dans l'air à l'adresse d'un autre, cet autre fût-il vous-même.

Dans ce rapport de l'impression à l'expression se constitue pour vous-même ou pour l'autre *un objet* : ainsi l'objet — qui, dans sa globalité, est le monde dans lequel nous vivons —, est la nécessaire médiation entre vous et vous, entre vous et l'autre, entre vous et les autres. L'objet et le rythme parolier dans lequel il s'inscrit médiatisent notre propre activité de sujet. Parler de quelque chose, qualifier une chose, c'est en faire un objet pour vous et pour l'autre. La chose devient objet dans la mesure où nous la prenons, où nous la comprenons, où nous la prenons avec nous, où elle se laisse prendre par la parole, où elle se laisse abstraire de l'indifférencié et inscrire dans le réseau des signifiants du langage où nous nous *entre-tenons* en tant que sujets parlants.

C'est pourquoi parler, c'est avant tout *demander* quelque chose à quelqu'un, c'est faire d'une chose *un objet commun*, c'est inscrire *ma présence* dans le présent de la perception, présence qui n'est en aucune façon réductible à la seule connaissance de l'objet¹.

Cet « avant tout » est un moment logique de l'acte de parler, mais c'est aussi un moment *chronologique* : chacun sait, en effet, qu'un enfant se met à parler dès lors qu'il s'adresse à quelqu'un pour demander quelque chose et quelle est la mère qui, entrant dans le jeu de séduction que l'enfant établit avec elle pour lui faire « deviner » ce dont il a besoin, ne lui a pas rétorqué, suppliante ou excédée : « Mais parle donc ! » ou « Mais quand donc par-

¹ « Dans le présent, dans la perception, mon être et ma conscience ne font qu'un, non que mon être se réduise à la connaissance que j'en ai et soit clairement étalé devant moi, tout au contraire la perception est opaque, elle met en cause, au-dessous de ce que je connais, mes champs sensoriels, mes complicités primitives avec le monde, — mais parce qu'avoir conscience n'est ici rien d'autre qu'« être à... » et que ma conscience d'exister se confond avec le geste effectif « d'ex-sistance ». C'est en communiquant avec le monde que nous communiquons indubitablement avec nous-mêmes. Nous tenons le temps tout entier et nous sommes présents à nous-mêmes parce que nous sommes présents au monde » (M. Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, Ed. Gallimard, Paris 1945, p. 485).

leras-tu ? ». « Quand donc créeras-tu le rythme propre qui te différencie et t'articule à tous les rythmes naturels ? »².

² « Le monde naturel n'offre guère, comme rythmes réguliers, que celui des étoiles, celui des saisons et des jours, celui de la marche et du cœur, qui, à des degrés variés, donnent à la notion de temps la priorité sur celle de l'espace. A ces rythmes donnés *se superpose* l'image dynamique du rythme que l'homme crée et façonne dans ses gestes et dans ses émissions *vocales*, puis finalement la trace graphique fixée par la main sur la pierre et sur l'os.

» Le temps reste chez l'homme une mesure ambiguë, parce que les rythmes naturels sont partagés par toute la matière vivante. La mesure du temps vécu fait référence à des phénomènes *étrangers à la mesure elle-même* et l'étude des systèmes calendériques est à cet égard très frappante... »

« Au piétinement qui constitue le cadre rythmique de la marche, s'ajoute donc chez l'homme l'animation rythmique du bras ; alors que le premier régit l'intégration spatio-temporelle et se trouve à la source de l'animation dans le domaine social, le mouvement rythmique du bras ouvre une autre issue, celle de l'intégration de l'individu dans un dispositif créateur non plus d'espace et de temps, mais de formes. La rythmicité du pas a finalement abouti au kilomètre et à l'heure, la rythmicité manuelle a conduit vers la capture et l'immobilisation des volumes, source d'une réanimation purement humaine. Du rythme musical, tout de temps et de mesures, au rythme du marteau ou de la houe, tout de procréation de formes, immédiates ou différées, la distance est considérable puisque l'un est générateur d'un comportement qui trace symboliquement la séparation du monde naturel et de l'espace humanisé alors que le second transforme matériellement la nature sauvage en instrument de l'humanisation. L'un et l'autre sont strictement complémentaires mais, comme on l'a vu dans le chapitre où il a été parlé de l'ascension pométhéenne (V), l'un et l'autre n'ont pas la même position sur l'échelle des valeurs. La musique, la danse, le théâtre, les situations sociales vécues et mimées appartiennent à la projection sur la réalité d'une lumière qui éclaire humainement le déroulement platement zoologique des situations humaines, elles sont le revêtement des comportements sociaux et interindividuels qui s'inscrivent dans les normes biologiques les plus générales, elles sont la propriété intime du langage dans la mesure où il s'impose à la technicité manuelle. Le rythme technique n'a pas d'imagination, il n'humanise pas des comportements mais de la matière brute. Alors que les rythmes figuratifs ont depuis des millénaires fait entrer la Lune et Vénus dans le cercle du monde commandé par l'homme et en ont fait des rassurants acteurs sur la vaste scène où l'homme crée et défait ses dieux, les rythmes techniques en sont encore à percer péniblement les premiers espaces sidéraux. Pourtant la lente invasion du technique a mis peu à peu l'imagination dans une situation nouvelle, le broyage progressif de la pensée mythologique a conduit pendant plusieurs siècles les sociétés les plus évoluées sur le chemin de l'« art pour l'art », dissimulant la crise de la figuration » (Leroi-Gourhan, *Le geste et la parole*, Ed. Albin Michel, Paris, 1964, p. 142-143, p. 136).

Cette superposition d'un rythme propre à un rythme général dont le langage et l'écriture sont chez l'homme les témoins, indique bien la rupture et le lien que le petit d'homme entretient avec le cosmos, avec la vie en général, pour la marquer de sa particularité. Ce rythme qu'il superpose au rythme général témoigne de l'activité du sujet qu'il est et de son « étrangeté », voire de son « altérité » par rapport à tout ce qui n'est pas lui. Il unifie — pour son propre compte — les rythmes auxquels il est de toutes façons livré : il les maîtrise.

Il est bien évident que ce qui nous fait premièrement demander quelque chose à quelqu'un, c'est le besoin que l'on en a. C'est parce que j'ai besoin d'une cigarette que je la demande à mon voisin, mais c'est aussi parce que l'enfant a besoin de manger qu'il crie et que dans ce cri la mère décèle le besoin de lait qu'il ne sait pas encore : il n'a pas encore l'expérience de ses sens, il est simplement livré à l'immédiateté de ses sens, du fonctionnement de ses sens. Il est tout entier livré à sa pulsion, à son envie, à son plaisir : une excitation organique, la faim, se traduit au niveau de la bouche (zone érogène) dans le but de se satisfaire, c'est-à-dire de disparaître, au moyen du sein qui vient s'y appliquer. L'activité de succion vient calmer la tension douloureuse, le déplaisir dans la décharge de la satisfaction.

Cet objet « sein » dont dépend sa satisfaction, ne dépend pas que de lui et il va en faire l'expérience. Il dépend aussi du désir de la mère de le nourrir et c'est ainsi que le rapport qu'il entretient avec cet objet le rend attentif au désir de sa mère. Pour avoir l'objet, il ne suffit pas qu'il ait faim, il faut qu'il déclenche le désir de le nourrir chez la mère. C'est très précisément la fonction du cri, de la voix. Il faut que son cri soit interprété comme *demande* : la demande est toujours demande de quelque chose à quelqu'un, elle est ordonnée, d'une part, à la satisfaction, au rythme biologique, d'autre part, au désir de l'autre, au rythme harmonisé et signifié par le langage, de la présence. Et dans un rapport tel que hors de ce désir, de cette présence, l'objet perd toute valeur, perd sa fonction d'objet médiateur entre deux sujets. La « chose » seule devient déréalisante.

Dès lors, un tel « objet » n'est plus ordonné qu'à la *satisfaction organique*, au plaisir dans lequel sujet et objet se perdent, se confondent. Il n'est plus articulé au désir de l'autre qui renvoie au désir de l'un, il n'entre plus dans cette dialectique du désir où deux sujets se reconnaissent dans la parole qu'ils échangent. Dans les rapports humains, en effet, la parole (ou la voix) vient se substituer à la matière organique qui s'échange. *Le nom d'un sujet vient se substituer à son corps.*

C'est alors et seulement que, délivré du fonctionnement de son corps, de la perversité polymorphe de ses pulsions, l'enfant fait l'expérience de son corps comme étant le lieu « symbolique », symbolisé dans son nom, où viennent s'articuler les besoins multiples qu'il éprouve. Il n'est plus une

C'est sur l'axe primordial de l'enfant à sa mère que se constitue la première « réalité », mais il est impossible d'en rendre compte uniquement par la relation du désir avec un objet qui le satisferait ou non. D'emblée, nous avons reconnu un repérage triangulaire de l'enfant non par rapport à ce qui donne satisfaction à son besoin, mais par rapport au désir de la mère. Ce n'est donc pas l'objet qu'il situe, mais lui-même dans ses tentatives pour rejoindre l'objet du désir de la mère » (Jacques Lacan).

« bouche », un « œil », un « anus », un « pénis », il n'est plus une *fonction* ou des fonctions séparées, mais il fait l'*expérience de sa paradoxale unité* à travers le jeu de ces différentes fonctions.

L'unité symbolique d'un être ne se réalise qu'à partir du champ disjonctif de ces fonctions, des pulsions différenciées qui le livrent, certes, au plaisir organique de son corps où il éprouve quelque chose de la division et de la mort, mais aussi — dans la mesure où ces fonctions sont représentées par la parole qui s'entre-dit entre les sujets — le livrent au réseau signifiant du langage dans lequel il vient occuper la place unique de sujet que l'autre lui confère.

Parler, c'est nier la disparité des fonctions organiques au profit de la parité des sujets que ces fonctions lient et séparent. L'enfant qui prend le sein est *différencié* de ce sein, du corps de sa mère, par la voix de la mère qui *lui* parle et dans le regard de laquelle il est perdu comme dans le ciel de la présence. Cette parole lui interdit de se réduire à la fonction ou au plaisir qui le meut. Il est appelé à être autre chose que la chose qu'il convoite.

Ce n'est pas par hasard que le « repas », le « festin » a tant d'importance chez les hommes et marque la fête : c'est que l'assouvissement de la faim n'a de *sens* finalement que dans l'échange de la parole dans laquelle chacun reconnaît l'autre et se reconnaît lui-même. N'est-ce pas parce que notre monde a perdu la parole que pour beaucoup de nos contemporains, manger n'est plus que « bouffer » et ne renvoie plus qu'à l'écrasante nécessité de le faire ou, de manière plus subtile et plus projective, à la faim des autres⁴ ? Que l'homme ne vive pas seulement de pain mais de la parole qui recrée n'a rien à voir avec une affirmation métaphysique arbitraire, c'est une *vérité d'expérience*. En d'autres termes qui sont les nôtres, l'homme ne se réduit jamais à la fonction qu'il exerce par nécessité. Si vous voulez, c'est la parole — en tant qu'elle articule la fonction nécessaire à un autre ordre — qui l'en délivre.

Parler, c'est donc articuler les fonctions différenciées à l'expérience unitaire (laquelle expérience est toujours mise en cause par les fonctions et toujours à refaire),

c'est articuler les pulsions au désir, dans la demande,

c'est articuler le silence du corps au réseau du langage,

c'est articuler l'un à l'autre,

c'est s'articuler aux autres,

c'est manifester la différence comme le lieu même de l'articulation et du sujet qui, dans l'acte de parler, prend corps.

⁴ Cf. P. Emmanuel, *Le goût de l'Un*, Ed. du Seuil, Paris, 1970, p. 260.

Hors de cette assumption dans la parole et par la parole, non seulement l'homme est incapable d'être ce qu'il a à devenir : un sujet parmi d'autres, mais encore tout se passe comme si son corps référé au seul plaisir organique (ce qui est une abstraction car finalement il n'y a de plaisir que *pour quelqu'un*, on ne peut pas concevoir un pur être de plaisir) le déposait de ce plaisir même. Le sujet de ce plaisir n'est pas lui... puisqu'il n'existe pas... il est hors de lui. De tels êtres sont le plaisir des autres, livrés qu'ils sont en effet à leur manipulation et à leurs soins, à un corps à corps incessant et destructurant, fait de séduction insupportable ou d'agressivité mortifère. De tels êtres ne peuvent pas davantage vivre avec les autres qu'ils ne peuvent vivre sans. Hors de la parole (telle que nous l'entendons) et de ses effets, aucune communauté n'est pensable, mais seulement la fusion ou la rupture aussi insupportable l'une que l'autre... car la fusion comme l'abandon nient la différence (parole) qui articule les êtres en les séparant, qui les fait vivre pour eux aussi bien que pour les autres, *vivre avec*. La présence réelle est indissociable de la Parole qui témoigne de la différence originaire par ses effets mêmes. C'est dans la mesure où une Parole permet, par ses effets, la *séparation et la rencontre* qu'elle témoigne en vérité de la parole originaire.

Ne croyez pas, là non plus, que je m'évade dans le royaume insondable de la métaphysique. C'est rigoureusement de l'expérience de l'homme que je parle.

C'est la parole de la mère en tant qu'elle témoigne de la séparation d'avec son fils qui autorise la rencontre de ce fils avec elle comme avec les autres : elle en fait un sujet actif, désirant, elle lui donne la parole.

Vous voyez bien que cette parole de la mère laisse lire dans ses effets la parole dont elle vit elle-même, celle qui l'autorise à rencontrer son époux comme à s'en séparer aussi bien que celle qui l'a autorisée (au sens fort du terme, celui d'auteur !) à se séparer de ses parents pour les rencontrer, à se séparer d'eux pour rencontrer quelqu'un d'autre. C'est dans la vocation de l'homme, de tout homme, de quitter ses parents pour vivre de la parole même qu'ils transmettent. La parole est rupture autant que lien. Elle unit en elle les êtres dans la mesure même où elle les sépare. Elle les unit d'autant plus radicalement qu'elle les sépare dans leurs corps.

Cette parole nous enracine ailleurs que dans le corps de nos parents, ailleurs que dans leur sexe, dans la différence même qui a fait de leur séparation même le lieu de leur rencontre selon *l'alliance* qu'ils ont conduite. L'enfant est le fruit de cette alliance bien avant d'être le fruit du père et de la mère. C'est dans cette alliance qui témoigne de la différence radicale de ses géniteurs qu'il trouve le lieu symbolique de son identité et l'inépuisable vérité qui le constitue en sujet parlant.

C'est à l'image de cette parole — quoiqu'en aient les parents dans les bons sentiments de leur conscience — que leur enfant *sera conçu, se concevra et concevra le monde*. C'est à elle que sa vie durant il sera adossé, référé en tant que sujet parlant. C'est dans la mesure où il « tiendra » cette parole « à lui adressée », où il retiendra ce qui le tient dans l'être, qu'il sera *capable* de désir, de pensée et de vie⁵. Au contraire, une jeune femme me disait un jour : « Je n'ai en moi rien de solide, aucune parole. Je ne peux pas vivre ». Qu'il vous suffise de savoir que cette femme était née peu avant la guerre et que sa mère et sa grand-mère avaient envoyé le père à la guerre avec l'espoir qu'il y meure. A son retour, il s'était enfermé dans un mutisme quasi absolu, vivant dans le grenier et ne s'intéressant qu'aux anciens prisonniers. La parole de mort à laquelle elle était référée est une non-parole, un mutisme, une in-différence, l'absence de parole... et sans parole il n'y a pas de vie possible pour un être humain. Il reste collé, indifférencié par rapport à ses géniteurs, à leurs corps et à leur sexe non signifiés et entre lesquels il n'y a aucune place si ce n'est celle de l'écrasement.

La parole maintient ouverte la différence que sans cesse notre imaginaire tend à occulter par un *objet* qui ne serait plus médiateur entre deux sujets, témoin de la différence, mais bien l'origine elle-même. Cet objet premier ne serait plus référé à un Autre (la différence), mais serait lui-même le référant organisateur du discours et de la présence de l'homme. C'est de cet objet aliénant qui met obstacle au jeu libérateur de la différence (de la parole) que tout homme a à se délivrer : la psychanalyse étudie et constate le processus de cette aliénation en mettant en évidence cet objet et en témoi-

⁵ « L'homme peut penser dans la mesure où il en a la possibilité. Seulement, ce possible ne nous garantit pas encore que nous en soyons capables. Car *être capable* de quelque chose veut dire : admettre quelque chose auprès de nous selon son être et veiller instamment sur cette admission. *Mais ce dont nous sommes capables* (vermögen), *c'est toujours ce que nous désirons* (mögen), ce à quoi nous sommes adonnés en ceci que nous le laissons venir. Nous ne désirons, nous n'aimons véritablement que ce qui d'ores et déjà nous aime de lui-même, nous aime dans notre être, en tant qu'il s'incline vers celui-ci. Par cette inclination, notre être est réclamé. L'inclination est « parole adressée ». La parole s'adresse à nous, visant notre être, elle nous appelle, nous fait entrer dans l'être (Wesen) et nous y tient. Tenir (halten) signifie proprement « garder, veiller sur » (hüten). Ce qui nous tient dans l'être, cependant, nous y tient seulement aussi longtemps que, de nous-mêmes, nous retenons ce qui nous tient. Nous le retenons quand nous ne le laissons pas échapper de notre mémoire. *La mémoire est le rassemblement de la pensée*. Que vise-t-il ? Ce qui nous tient dans l'être, pour autant qu'il trouve en même temps près de nous considération. Pour autant qu'il est, dès l'origine, « la chose à considérer ». La considérer, c'est lui offrir notre souvenance. Nous lui présentons notre pensée (an-denken), parce que nous l'aimons comme la parole que notre être nous adresse » (M. Heidegger, « Que veut dire "penser" ? », in *Essais et Conférences*, Ed. Gallimard, Paris, 1958, p. 151. C'est nous qui soulignons).

gnant du jeu opératoire par lequel l'homme s'en délivre. Elle permet à la parole et au langage de refunctionaliser dans leur ordre : l'ordre symbolique du sujet.

Mais la psychanalyse n'a pas le pouvoir de *provoquer*, d'être la cause de ce délogement de l'objet et de cette assumption dans la parole. Elle ne peut, par sa technique, que baliser et favoriser ce *mouvement* dans lequel elle reconnaît le surgissement du sujet.

Cela implique que la technique psychanalytique s'appuie implicitement sur un présupposé qui la fonde : tout homme est appelé à demeurer dans la parole et c'est sur ce postulat — qui est finalement de l'ordre de la *foi* — qu'est fondée son écoute. La psychanalyse est attentive à travers l'imaginaire de l'homme à la parole qui cherche à se dire dans son discours aussi bien qu'à travers les symptômes de la maladie, bref, dans son corps.

Avec l'inconscient, Freud découvre le « lieu » (qui n'est pas une localisation) d'enregistrement de cette parole, le lieu à partir duquel — s'enregistrant tout au long de l'histoire et dès avant la naissance — elle va produire et répéter ses constants effets. Effets dans lesquels on pourra lire à nouveau, interpréter la parole en sa vérité jamais atteinte : pure différence, pur rapport, elle n'est aucune chose représentable. Les avatars de son enregistrement « historique », la manière dont elle se transmet, la feront entendre et vivre, vivre et entendre comme mensonge chez le névrosé, parodie chez le pervers, ou silence de mort chez le psychotique. « L'inconscient c'est le discours de l'Autre » (Lacan). Ces effets de l'inconscient, ils s'offrent à lire dans le corps et dans le discours qui — sans le savoir — représentent le sujet qui parle, qu'il dise vrai, qu'il mente, qu'il dise la vérité pour éviter précisément de la faire — comme le pervers — ou qu'il échoue indéfiniment à prendre appui sur le roc de la parole et qu'il dégringole indéfiniment dans la nuit (comme le psychotique).

La psychanalyse s'occupe au premier chef de la parole et de ses effets dans le corps et dans le discours. Elle prétend que la parole seule opère dans l'identification d'un sujet donné. Elle révèle *comment elle opère*, elle étudie ce qu'il en est des rapports que le sujet entretient avec la parole qu'il écoute — la voix — et ceci à partir de ce qu'il dit et de la manière dont il le dit par la médiation de son corps et de sa propre parole.

La psychanalyse travaille à ce décryptage. En tant que science, elle dit — sans pouvoir jamais boucler son discours — *comment ça fonctionne*, comment l'inconscient en appelle, dans le secret où il se situe, au désir et à la parole de l'Autre qui n'est aucun autre particulier, mais témoigne de l'Altérité qui fonde au plus intime de lui-même le Sujet qui parle dans son corps et par son corps.

L'approche psychanalytique touche à la structure de l'homme, à la structure de la vie et elle tente d'en établir les lois.

Mais jamais elle ne pourra dire *pourquoi* ça fonctionne ainsi.

Elle ne sait pas ce qu'est la *différence* dont elle parle et dont elle analyse les effets. Elle ne peut déterminer la parole dont elle parle et pas davantage, elle ne peut déterminer le sexe : elle dit simplement que la parole et le sexe sont ce sans quoi il n'y aurait pas de différence en acte, il n'y aurait pas d'homme. Elle voit dans la sexualité, dans le sexe, le fait même de cette différence qu'elle n'appréhende que dans, par et à travers, le droit de la parole qui sans cesse fait jouer cette *différence*. Mais elle ne connaît pas à proprement parler le sexe, elle en lit les effets dans la parole humaine comme elle lit dans un corps sexué les effets de la parole. La conclusion à laquelle elle parvient c'est que le sexe, le pur fait du sexe, maintient ouvert l'espace de la différence où vient se précipiter la parole de l'homme. Cette différence empêche à jamais l'homme de se reconnaître ailleurs que là où il n'y a rien, dans le silence et le blanc de l'espace originellement ouvert et d'où sourd la parole.

Son expérience, c'est que la parole vraie le déloge toujours de l'objet de son discours, « le sexe » même en tant qu'objet dans lequel il croyait se reconnaître alors même qu'il s'y confondait dans l'aliénation. Le feu de la parole dans laquelle l'homme demeure et se cherche, en son corps, lui interdit à jamais de se reconnaître dans l'image qu'il se fait de lui-même.

Et de cette expérience aussi vieille que le monde et aussi actuelle que lui, l'homme — après avoir en vain tenter de mettre la main sur cette parole, de s'en servir pour exalter sa propre puissance imaginaire, son propre sexe — l'homme en vient à reconnaître qu'elle le renvoie à un Tout Autre aussi bien qu'à tous les autres, et que c'est dans ce renvoi, ce délogement de lui-même qu'enfin il se trouve et vit. Ce qu'il redoutait comme la mort, devient son salut. C'est alors que dans un prodigieux renversement il confesse — en se reconnaissant — qu'il est « créé à l'image de Dieu », c'est-à-dire essentiellement de Rien de ce qu'il connaît et se représente, qu'il n'est pas créé à l'image qu'il a de lui-même, que ce qu'il vise à devenir comme Sujet demeurant dans la Parole, il ne l'imagine pas, il ne le sait pas, il en vit. Il vit de la Parole.

Ce renversement qui déloge l'homme de son propre discours pour lui faire habiter — toujours asymptotiquement — la Parole où il se reconnaît hors de toute spéculativité, au-delà de toute connaissance de soi, dans un Autre à l'image duquel il serait créé, ne va pas sans souffrance et sans douleur, même et surtout s'il ouvre à la joie et au repos, à la vérité.

Et, en ce sens, toute mère et tout père dignes de ce nom, ont à respecter la souffrance et la détresse de l'enfant, à la permettre. S'ils ne la lui per-

mettent pas, l'enfant n'aura jamais pour horizon et pour but que le *plaisir narcissique* des parents qui ne veulent pas que leur enfant souffre « parce que cela les fait souffrir ».

La souffrance est le signe d'une brisure dans le rapport spéculaire que l'enfant entretient avec ses géniteurs, elle est la voie ouverte à sa propre aventure, à la recherche de la vérité dans laquelle il a à devenir et à résider.

Si l'enfant ne quitte pas le plaisir parental et la chaude sécurité qu'il procure, il n'éprouvera jamais de détresse (à la grande satisfaction des parents), mais cette « absence de détresse est la détresse suprême » en tant qu'elle barre à tout jamais l'accès à la vérité. « La douleur qu'il faut d'abord éprouver et dont il faut soutenir le déchirement jusqu'au bout est la compréhension et la connaissance que *l'absence de détresse est la détresse suprême et la plus cachée*, qui du plus loin qu'elle soit commence à peser sur nous. L'absence de détresse consiste en ceci : on se figure qu'on a bien en main le réel et la réalité et que l'on sait ce qu'est le vrai, sans qu'on ait besoin de savoir où réside la vérité »⁶.

Denis Vasse

⁶ M. Heidegger, *op. cit.*, p. 104.